

NOËL D'ESPOIR ?

Bethléem dans ses murs

Place de la Mangeoire, devant l'église de la Nativité, on prépare déjà les festivités. Mais la vie à Bethléem, coupée du monde par le mur, reste difficile. En témoigne le regard d'une Belge qui a choisi de travailler bénévolement avec les Palestiniens.



© Magazine L'appel - Thierry TILQUIN

GÂTEAUX DE FÊTE.

On se débrouille comme on peut pour survivre derrière le mur.

« **E**n 1982, j'ai été profondément choquée par l'attaque des camps de Sabra et Chatila dans la banlieue de Beyrouth. Des centaines de réfugiés palestiniens ont été massacrés par des milices dites « chrétiennes ». Comment pouvaient-elles porter le nom de Jésus-Christ ? » Viviane (nom d'emprunt), qui souhaite

garder l'anonymat, rappelle d'emblée cet événement qui l'a sensibilisée au drame du peuple palestinien.

NON-VIOLENCE

En 2004, l'occasion se présente de mettre les pieds pour la première fois en Pales-

tine. Elle se joint à des pèlerins belges en Terre Sainte. Ce voyage lui permet d'entrer en contact direct avec des Palestiniens et de comprendre un peu mieux le drame vécu par la population. Un peu plus tard, elle repart en Cisjordanie « accompagner un groupe d'artistes qui participent à un camp d'été à Qalqilya. N'étant pas artiste moi-même, je me suis occupée de la logis-

tique. » Au retour, Viviane prend la décision de quitter son boulot de manager en entreprise en Belgique et de s'engager bénévolement à Bethléem dans le camp d'Aïda où vivent près de quatre mille réfugiés. Ouvert en 1950, ce camp longe le mur de séparation avec Israël, près du check-point principal qui ouvre vers la ville de Jérusalem située à moins de dix kilomètres. « Pendant trois ans, j'ai travaillé au centre culturel d'Al Rowwad : ateliers d'animation pour les enfants, cours de langue et développement de sites internet. On y favorisait une résistance non violente : non pas jeter des pierres ni se lancer dans une confrontation directe avec les soldats israéliens, mais résister en canalisant l'énergie et la colère de ces jeunes vers des activités artistiques. »

DÉBROUILLE

À son arrivée, Viviane a vécu en immersion dans le camp. Mais bien vite, on lui conseille de louer un appartement en ville :

« C'était nécessaire pour tenir le coup, explique-t-elle. Les mentalités sont trop différentes. Dans le camp, on n'a pas de vie privée. Le centre du monde, c'est le clan, la famille. Chez nous, c'est le contraire, nous sommes individualistes sans toutefois être égoïstes. On a besoin d'un espace vital personnel. »

Ce déménagement lui permet de s'intéresser à d'autres situations comme celles des jeunes adultes handicapés qui sont nombreux. Elle s'inscrit aussi à des cours d'archéologie à l'école biblique de Jérusalem. « Pour arriver à temps au cours, explique-t-elle, je me retrouvais à cinq heures le matin avec les ouvriers qui attendaient l'ouverture du check-point. Moi, ce n'était qu'un jour par semaine. Eux, c'était tous les jours. Au début, je ne comprenais pas pourquoi il y avait deux files : une avec les ouvriers et une pour les étrangers, les cas médicaux et les femmes. Une fois le portique et le tourniquet ouverts, la foule se pressait, les hommes montaient quasi les uns sur les autres pour passer au plus vite avant de traverser le « no-man's land » et de rejoindre le poste de contrôle des pièces d'identité et des bagages. Si les femmes avaient été dans la même file, elles auraient été écrasées. Pour la plupart, ce sont des ouvriers dans la construction et des femmes de ménage. »

Le travail en territoire israélien permet à de nombreux citoyens de Bethléem de ramener un revenu à leur famille. Mais tous n'ont pas de permis. Dans le camp d'Aïda, on cite le chiffre de 60 à 70% de chômeurs. La culture de l'olivier rapporte peu : « L'huile est difficilement exportable parce qu'elle doit impérativement passer par Israël. Mais ce qui marche bien, c'est la

construction. C'est une manière de marquer son territoire et d'affirmer qu'on ne partira pas. » Pour le reste, c'est la débrouille et les petits boulots. Comme partout ailleurs, les inégalités entre riches et pauvres sont criantes. « Je connais beaucoup d'enfants qui passent la journée sans manger ou qui ont tout au plus un petit morceau de pain », ajoute Viviane.

SOUS BAXTER

Dans le domaine des infrastructures, de la santé comme de l'éducation, les Palestiniens dépendent de l'aide extérieure. « Dans les camps de réfugiés, c'est l'agence des Nations-Unies pour les réfugiés qui paie l'éducation et les services médicaux. Parfois l'aide alimentaire. Mais, crise oblige, les budgets sont en forte diminution. » Le réseau d'enseignement officiel est gratuit mais pour un enseignement de qualité, les gens ont tendance à se tourner vers le réseau privé

« La société et l'économie palestiniennes sont sous perfusion. Que voulez-vous faire quand vous êtes enfermés ? »

soutenu majoritairement par des organisations chrétiennes. Mais celui-ci est payant. « La société et l'économie palestiniennes sont sous perfusion. Que voulez-vous faire quand vous êtes enfermés ? Si la Wallonie était séparée de tout, enfermée dans ses frontières, comment vivrions-nous ? »

ESPOIR TOUJOURS

À Bethléem, la fête de Noël est comme une respiration pour la population. Les petits commerçants s'en réjouissent car les touristes et les pèlerins sont plus nombreux. Dès novembre, la ville est illuminée. Le 24 décembre, le Patriarche latin de Jérusalem passe le mur. Il entre dans la ville, précédé d'une garde à cheval qui rappelle le nomadisme de ce peuple en marche. Les fanfares sont de sortie. De même, les groupes de jeunes défilent. Et devant l'église de la Nativité, spectacles et musiques se succèdent. Les habitants se rassemblent, musulmans comme chrétiens.

Pour un moment, on oublie les difficultés de la vie et on rêve. « La seule solution, confie Viviane, c'est un seul pays. Je ne sais pas quand cela arrivera. Ce pays deviendrait un État très prospère car juifs et Palestiniens sont complémentaires. En Israël, ils finissent par s'entendre et faire des choses ensemble. Des rabbins américains qui soutiennent le peuple palestinien viennent à Bethléem et logent chez les habitants... »

Thierry TILQUIN

INDICES

EN PÉRIL. Les églises parisiennes de Saint-Merri et de Notre-Dame-de-Lorette sont en si piteux état qu'elles viennent d'être inscrites sur la liste des monuments et sites patrimoniaux en danger établie chaque année par le World Monuments Fund. Selon deux autres associations françaises, 85 lieux de culte parisiens (appartenant à la Ville) devraient être restaurés sous peine de disparaître.



ÉLUES. Huit femmes membres du clergé anglican ont été élues en Angleterre afin de participer aux réunions de la « Chambre des évêques » qui réunit tous les prélats de l'Église anglicane.



Une trentaine de prêtres d'Autriche, Allemagne, Suisse, Irlande, Australie et États-Unis se sont réunis en octobre pour réclamer une réforme profonde du fonctionnement de l'Église catholique. Cette rencontre s'inscrit dans la foulée des « Initiatives de prêtres » d'Autriche et de Suisse qui s'étaient fait connaître il y a deux ans en publiant l'« Appel à la désobéissance » signé par 15% du clergé autrichien.

LONDRES ISLAMIQUE. « Avec Dubaï et Kuala-Lumpur,



Londres veut devenir l'une des grandes capitales de la finance islamique dans le monde », a dit le Premier ministre britannique David Cameron, fin octobre, lors de l'ouverture du Forum économique islamique mondial, qui avait lieu dans la City.



RENAISSANCE. « On est ici d'abord parce qu'il y a une terre à cultiver », déclare Jean-Marie Lassausse, prêtre et ingénieur agronome qui est le nouveau responsable du domaine du monastère de Tibhirine en Algérie. En 2012, 3 000 visiteurs sont passés dans ce lieu où ont été enlevés sept moines en 1996.